

CAMBODGE

CARTOGRAPHIE DE LA MÉMOIRE

Sous la direction de Patrick Nardin, Suppya Hélène Nut et Soko Phay



L'ASIATHÈQUE

Phnom Penh des origines à 1975 : émergence et constitution des lieux de pouvoir et des lieux de mémoire

Aucune existence du présent sans présence du passé, et donc aucune lucidité du présent sans conscience du passé. Dans la vie du temps, le passé est à coup sûr la présence la plus lourde, donc possiblement la plus riche, celle en tout cas dont il faut à la fois se nourrir et se distinguer¹.

Plus de quarante ans après la prise du pouvoir par les Khmers rouges en 1975, le Cambodge n'a pas encore entamé son travail de mémoire face à l'urgence de reconstruire un pays dévasté par la guerre civile, les bombardements aveugles des Américains (1970-1975) et le régime de terreur du Kampuchéa démocratique (1975-1979), qui ont ébranlé la société khmère. La question de mémoire s'est seulement invitée sur la place publique en 2004, lors de la mise en place du Tribunal traduisant les principaux chefs khmers rouges (Chambres extraordinaires au sein des tribunaux cambodgiens) et de la diffusion télévisée de ses séances. La mise en lumière de cette période traumatique, qui n'a épargné aucune famille, a occupé un tel espace dans les médias khmers et étrangers et les travaux universitaires qu'elle occulte la mémoire des périodes précédentes, celles du Sangkum (1953-1970) et de la République khmère (1970-1975). Il s'agit en particulier de la mémoire sociale, celle des familles, des groupes, des communautés, qui

1. Michel de Certeau, dans François Dosse, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 78, avril-juin 2003, p. 145-156.

pour l'heure a suscité peu de recherches, les regards s'étant tournés majoritairement vers l'éclat de la période d'Angkor ou l'obscurité du régime génocidaire des Khmers Rouges. La tâche est urgente, faut-il le rappeler, car les survivants disparaissent les uns après les autres dans un pays en rupture avec son passé.

Ma recherche sur la ville de Phnom Penh s'inscrit dans cette tentative sans doute ambitieuse de ressusciter la mémoire d'un groupe qui s'effiloche, à mesure que ses représentants et le bâti disparaissent du paysage de la ville : celle des élites administratives et politiques. L'éradication rapide et violente de ce groupe n'a pas permis à ses membres — personnes, familles, collectifs — de faire leur propre tri entre ce qui est mémoire familiale et mémoire collective, selon la formule de Paul Ricœur². C'est parce qu'il n'y a pas eu de travail de reconstruction mémorielle, parce que ses représentants ont disparu ou ont émigré, que j'ai décidé d'entreprendre cette incursion mémorielle. Pour reprendre une citation de Michel de Certeau : « Non que ce monde ancien et passé bougeât ! Ce monde ne se remue plus. On le remue³. » Comme le souligne Sophie Clément-Charpentier en écrivant sur Phnom Penh :

Les formes matérielles de la ville étaient toujours là, mais le territoire construit par des pratiques et des croyances, qui sont de nature sociale, devait être compris différemment. Il n'a plus le même sens quand une société disparaît et qu'une autre prend sa place. La notion d'identité est-elle pertinente ici quand la majorité de la population revenue à Phnom Penh n'était plus la même que celle d'avant 1975 ? Peut-on encore parler de mémoire collective dans ce contexte et dans quelle mesure celle-ci a-t-elle joué un rôle dans ce que l'on pourrait appeler un « retour à l'urbanité⁴ » ?

Ces élites ont payé un lourd tribut sous la révolution khmère rouge. Au cours des premières semaines, les nouveaux maîtres du Cambodge ont liquidé systématiquement les principaux « ennemis de la révolution » : les catégories socioprofession-

2. Paul Ricœur, *la Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. Points, Essais, 2000.

3. Michel de Certeau, « Histoire et structure », in *Recherches et Débats*, 1970, p. 168.

4. Sophie Clément-Charpentier, « Mort et renaissance d'une capitale », in *Géographie et cultures*, p. 2. [En ligne], 65 | 2008, mis en ligne le 28 décembre 2012, consulté le 18 janvier 2015. URL : <http://gc.revues.org/1414> ; DOI : 10.4000/gc.1414

nelles et politiques ayant servi sous les régimes précédents. Jusqu'à présent, il n'existe pas de données fiables sur le nombre de disparus ; Kry Beng Hong, un ingénieur, affirme que 90 % des habitants de Phnom Penh ont été assassinés ; la géographe Adeline Carrier avance avec beaucoup de prudence un chiffre de 499 550 morts sur le 1,8 million de Phnompenhois en 1975⁵. Quoi qu'il en soit, le nombre de survivants parmi les élites est insignifiant car aux massacres des premiers jours s'ajoutent les travaux forcés décimant le reste des familles citadines, les femmes et les enfants étant peu préparés physiquement aux travaux des champs et à la vie dans un milieu non urbain. Sin Sama Deuk Chho, une maîtresse de danse du palais, a parfaitement résumé la condition des citadins d'origine : « Notre famille a toujours vécu en ville et nous ne connaissons rien de la campagne. » Si ce groupe est aujourd'hui insignifiant tant par son importance que par sa représentation sociale et politique à Phnom Penh, il n'a pas pour autant complètement disparu de « l'espace khmer » qui est devenu transnational par la force des événements, avec la dispersion des familles dans le monde entier.

Cet article a pour objet d'étudier l'espace social de ces élites, qui suit un processus interne de construction et de délimitation par ceux-là mêmes qui le font vivre. Ce travail d'investigation s'appuie moins sur les sources coloniales qui, par leur nature impériale et administrative, sont muettes sur la société khmère. Il se fonde sur les enquêtes auprès des personnes ayant résidé en ces lieux et qui, pour la majorité d'entre elles, ont refait leur vie ailleurs ou ne sont revenues qu'après les premières élections de 1993. Il a été facilité par les liens encore vivaces, entretenus entre la mémoire collective, le groupe social et le lieu, entre les traditions et le cadre bâti, bien que ce dernier disparaisse à une vitesse croissante face à l'expansion de la ville et à la spéculation foncière. Avec cette rapide disparition, ce sont les témoignages concrets qui sont en train de disparaître sous les tours et les condominiums de luxe émergeant au centre-ville. Pour certains lieux symboliques, il est déjà trop tard, comme dans le cas des monastères bouddhiques, où se trouvaient les stupas des familles aristocratiques dont on pouvait suivre la filiation jusqu'à nos jours, à l'exemple du Vat

5. Kry Beng Hong et Comité populaire révolutionnaire de la capitale de Phnom Penh, *la Résurrection de la ville de Phnom Penh après la libération du 7 janvier 1979*, ronéo, 1987 ; Adeline Carrier, dans Sophie Clément-Charpentier, « Mort et renaissance d'une capitale : Phnom Penh victime des Khmers rouges », in *Géographie et cultures* [En ligne], 65 | 2008, mis en ligne le 28 décembre 2012, consulté le 18 janvier 2015. URL : <http://gc.revues.org/1414> ; DOI : 10.4000/gc.1414

Prayuvong, encerclé de cabanes jusqu'au pied de ses murs et dont les rares stupas restants sont dispersés au milieu des habitations. Excepté pour quelques familles, dont certains membres de la famille royale, la plupart des stupas abandonnés par leurs descendants sont rasés pour faire place à ceux de la nouvelle élite, dont les membres cherchent à inscrire leur lignée dans un lieu qui demeure, à leurs yeux, attaché à un passé prestigieux.

Signalons les travaux pionniers de Jacques Népote sur la société khmère, dont la justesse et la pertinence méritent d'être soulignées, et de Khing Hoc Dy sur les biographies des personnalités, ainsi que le travail sur la famille royale de Jacques Népote & Sisowath Ravivaddhana et de Justin Corfield & Laura Summers. Ils ont ouvert la voie à d'autres chercheurs tels que Grégory Mikaélian, Nasir Abdoul Carime et Marie Aberdam⁶.

L'organisation spatiale de l'espace cambodgien

L'installation du pouvoir colonial français en 1883 suit de peu le déplacement de la résidence royale d'Oudong à Phnom Penh, quarante kilomètres plus au sud. Dès lors, ce nouveau centre politique va se développer sous la double impulsion de la volonté royale et de l'administration coloniale. Norodom, nouvellement couronné, entendait poursuivre une tradition en Asie du Sud-Est consistant à recentrer le royaume, libéré de la double tutelle siamoise et vietnamienne, autour d'un nouveau palais. Il voulait par ce geste spectaculaire — car il fallait déplacer toute sa cour, ses ministres et son personnel — affirmer sa maîtrise symbolique de l'espace en tant que « souverain de l'eau et de la terre ».

C'est en 1864 que Norodom décide de déplacer la capitale d'Oudong à Phnom Penh. L'extension de Phnom Penh à partir de la berge vers la plaine inondable nécessite d'importants remblais et ne débute qu'en 1890. Elle s'accélère à partir de 1928, sous le règne de Monivong, avec le prélèvement direct des remblais dans le lit du fleuve grâce au progrès de la mécanisation, ce qui facilite le passage d'une ville sur l'eau vers une ville sur terre. La population en 1860 ne dépassait pas dix mille personnes et se composait en majorité de populations allogènes, Chinois, Vietnamiens, Chams et Malais⁷.

6. Les travaux de ces auteurs sont disponibles en ligne sur le site aefek.free.fr

7. Charles Lemire, *Cochinchine française et royaume du Cambodge, avec l'itinéraire de Paris à Saïgon et à la capitale cambodgienne*, Paris, Challamel, 1869, p. 403-408.

En 1864, le lieutenant de vaisseau Ernest Doudart de Lagrée reporte sur un plan les volontés de Norodom, qui veut fonder une nouvelle capitale à l'intersection des quatre cours d'eau au pied de la colline de Dame Penh (Phnom Penh), du nom de la fondatrice mythique de la ville. Le roi ne se contente pas de vouloir déplacer sa capitale, mais il entend aussi transformer la ville, dicter et contrôler son peuplement. Il a ainsi réparti l'espace en quatre quartiers distincts, ce qui restera la marque de la ville jusqu'à nos jours. Le palais royal partage la ville en deux, avec au nord les quartiers allogènes et au sud le quartier khmer. Les trois quartiers situés au nord se répartissent de la façon suivante : au nord le quartier français, qui touche le quartier chinois avec ses compartiments ; au nord-est et au nord-ouest le quartier vietnamien (appelé Prêk Luong), qui abrite également les chrétiens d'origine portugaise et espagnole transférés du village catholique Ponhea Lu (Pinhalu) par la volonté de Norodom. Le quartier khmer s'étire autour du palais royal et se prolonge au sud de la ville enjambant le pont de Takéo. Il est constitué de deux secteurs, les secteurs trois et quatre.

Le quartier khmer au début de son installation, c'est avant tout le palais royal, véritable ville dans la ville avec ses salles d'apparat, ses ateliers, ses remises et autres dépendances. Il couvre 2 500 m² et abrite, selon le lieutenant de vaisseau Jean Moura, qui fut l'un des premiers visiteurs du royaume, entre cinq mille et dix mille personnes, famille royale, domesticité, artisans, et soldats. Il concentre à lui seul tous les pouvoirs détenus par le roi, politique, administratif et juridique. Jules Agostini, conducteur des ponts et chaussées en visite à Phnom Penh une vingtaine d'années après sa fondation, donne une description d'une ville qui ne semble guère changer :

Phnom Penh, n'était encore, en 1890, qu'une vaste bourgade malsaine où les gens ne se préservaient de l'inondation annuelle qu'en établissant sur de hauts pilotis leurs habitations en chaume, desquelles on ne pouvait sortir qu'en pirogue ou sampan. La ville, échelonnée le long de la rive droite du *Bassac*, n'avait « ni commencement ni fin » et s'étendait à l'aventure dans la plaine des petits lacs. À l'heure actuelle, la capitale du Cambodge est enserrée dans un réseau de canaux qu'il est aisé de rendre infranchissable... Les fleuves *Tonlé-Sap* et *Bassac* à l'est et est-sud, le canal de ceinture au nord et à l'ouest, puis celui de la Pyramide, au sud, forment ce que j'appellerai, sans figure, les remparts ou fortifications de la ville... Quoi qu'il advienne, le quai Piquet

et la branche du canal de ceinture qu'il longe divisent Phnom Penh en deux cités distinctes, communiquant seulement par les ponts ou passerelles de la « Grand-Rue », de la rue « Ohier » et de la traverse du « Pétrole ». On désigne ces cités sous les noms de ville « administrative ou française » et ville « cambodgienne⁸ ».

L'espace habité reflète aussi la hiérarchie sociale et symbolique suivant le schéma indien du mandala, avec pour centre le palais royal correspondant au mont Méru, marquant l'axe du monde et autour duquel s'ordonne le reste du royaume. Ainsi les attributions des terrains proches du palais reviennent aux membres les plus importants et les plus influents de la famille royale. À l'ouest, le prince Yukanthor (1860-1934), héritier pressenti du trône, et son épouse la princesse Malika (1872-1951), qui résident juste derrière le Vat Botum. Son demi-frère, le prince Sathavong (1875-1918), un temps Premier ministre, habite avec son épouse, la princesse Sisowath Pindara Sodareth (1886-1965), au nord du palais, en face du Vat Saravoan. Par manque de terrains, car la ville est une zone de dépression en constante inondation, une autre aire de peuplement voit le jour le long des berges du Bassac, vers le sud du palais, au-delà du pont de Takéo. Le prince Sutharot (1874-1945) et son épouse, la princesse Phangangam (1872-1945), reçoivent un grand terrain dans le village de Takéo (près de l'actuel Vat Svay Popè). En effet, le Phnom Penh des origines est constitué de plusieurs villages, absorbés au fur et à mesure que la population croît. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, la ville abrite des maisons sur pilotis dont les habitants — villageois et personnel du roi — font paître leurs bêtes, utilisent les produits de la forêt, l'eau des étangs, cultivent les berges et font de la pêche.

À l'exemple des enfants de Norodom, les hauts dignitaires ou mandarins ont été gratifiés de terrains, à commencer par Thiounn (1864-1946), ministre du Palais, qui réside en face du palais avant de déménager sur un terrain à l'ouest de celui-ci, sur le boulevard Doudart de Lagrée (actuel boulevard Norodom). Il a pour voisin son prédécesseur Uk, qui a reçu un terrain de plus d'un hectare⁹, tout comme Poc (1833-1907), ministre de la Guerre, de l'Instruction publique et des Travaux publics et lointain descendant du gouverneur Bèn de Battambang, qui réside près de la berge du Tonlé Sap, en face du Vat Ounalom. Au sud de la ville, de l'autre côté du pont

8. Jules Agostini, *Au Cambodge*, Paris, Plon, 1898, p. 8.

9. Communication de Saukham Soley le 11 octobre 2016.

de Takéo, une grande partie du petit personnel de la cour (plus d'une centaine de familles) s'est installée le long des berges du Bassac, vivant aussi bien des produits de la pêche que de la forêt. Le Premier ministre Oum (1821-1902) a fait construire devant l'ancien abattoir municipal de Phnom Penh, dit « Phsa kap' ko », une immense demeure, immortalisée par Roland Meyer, dont l'épouse était danseuse à la cour de Norodom, dans son roman *Saramani* :

À peu de distance du fleuve, la Résidence de l'Akamohasena Oum s'entourait d'une enceinte de briques ; on y accédait par de beaux jardins à l'habitation de bois sur pilotis, flanquée de balcons, d'annexes et d'une salle de danse pour le corps de ballet du ministre, réputé le plus important du Cambodge après celui du roi¹⁰.

Constitution et extension des lieux de pouvoir

La convention de 1884 imposée par Charles Thomson, gouverneur de la Cochinchine (1882-1885), dépouille le roi Norodom de toutes ses prérogatives contre une dotation annuelle de 800 000 piastres, versée par les autorités coloniales (ANC n° AF 27). Le roi perd ses droits sur la taxation et sur la terre, qui dépendent désormais des Français. Les terrains de Phnom Penh passent sous le contrôle de la municipalité, créée à cet effet par les autorités françaises. Une convention du 16 octobre 1889, relative à l'aliénation des terrains de la ville de Phnom Penh, est signée entre le roi et les autorités coloniales avec un service de cadastre mis en place en 1896. Exception faite pour le domaine royal, Phnom Penh est soumis à un découpage de l'espace en lots vendus aux enchères, avec pour conséquence les premières évictions de la population rurale, notamment celle des villages qui bordent la berge et l'arrière-berge du Tonlé Sap et du Bassac, au profit des commerçants et des familles princières et mandarinales.

L'Annuaire du Cambodge publie en 1897 :

La population de Phnôm-Penh, qui est d'environ 50 000 habitants, est des plus mélangée ; on y trouve, outre des Cambodgiens, des Annamites, des Chinois de toutes les provinces du Céleste Empire, des Siamois, des Malais, des Indiens. Les

10. Théodore Roland Meyer, *Saramani, danseuse khmère*, Saïgon, Imprimerie nouvelle A. Portail, 1919.

Européens sont au nombre d'environ 350. La population flottante est très considérable, surtout à l'époque de la pêche ; il est impossible d'en indiquer le chiffre, même approximativement, attendu qu'elle vit surtout dans les jonques et sampans qui forment une véritable « ville flottante » tout le long de la berge¹¹.

La privatisation de certains terrains communaux et leur mise aux enchères, comme c'est le cas des terrains situés au sud de la ville le long des berges du Bassac, privent les habitants d'une source de revenus non négligeable. En 1897, le petit personnel de la cour, plus d'une centaine d'individus, habitant avec leurs familles dans les villages de Chroui Roluos, de Rong Reang, de Khsac Thmey, signe une pétition contre la vente des terrains au profit des Français Vandelet et Faraut :

Nous soussignés habitants domiciliés dans la capitale, avons l'honneur de porter très respectueusement à la connaissance de Monsieur le Résident Supérieur, Protecteur du Cambodge que les terrains, forêts et étangs situés à l'ouest et au sud en dehors de digue derrière le Palais Royal qui appartiennent à la capitale et sont des endroits que nous les hommes du peuple avons toujours l'habitude et suivant l'usage d'y entrer pour chercher à vivre jusqu'ici gagner la vie. Nous venons vous demander à ce que ces endroits restent de même afin que nous puissions y chercher à gagner la vie comme par le passé. (ANC n° 2124, décembre 1897)

Deux décades après sa fondation par Norodom, des travaux de drainage débutaient pour gagner de la terre sur les mares (*prék*). Ceux-ci n'échappent pas au visiteur Jules Agostini :

Parmi les travaux gigantesques entrepris pour la création de Phnom Penh, je citerai le canal de ceinture, encore inachevé, dont le creusement partiel a permis d'obtenir les terres nécessaires au comblement des mares, à l'exhaussement des rues, boulevards, avenues, etc.¹²

11. Annuaire du Cambodge. [s.n.], (Pnômpenh), 1897, p. 213.

12. Jules Agostini, *ibid.*, p. 10.

Alors que le nord de la ville se dote peu à peu de bâtiments administratifs au service du protectorat et de compartiments serrés les uns contre les autres dans le quartier chinois, le sud se distingue par une habitation fluide, avec des maisons sur pilotis en bois ou en chaume entourées de jardins, ressemblant davantage à un village qu'à une capitale dans les dernières années du règne de Norodom.

La deuxième vague d'occupation spatiale a lieu en 1904 avec l'accession au trône de Sisowath (1840-1927). Une grande partie de la population du palais — dont le personnel attaché au roi défunt, ses épouses et concubines, sa domesticité — part s'installer à l'extérieur, laissant la place à la cour du nouveau souverain. La réduction de la population est considérable puisqu'elle passe de 5 000 à moins de 800 personnes, car la dotation réservée par les Français au roi Sisowath a diminué de moitié par rapport à celle de Norodom (de 800 000 à moins de 400 000 piastres). Pour exemple, le nombre d'artistes du ballet royal a été réduit de 500 à moins d'une centaine¹³.

Le quartier trois, qui entoure le palais, se densifie peu à peu avec la distribution des terrains appartenant à la couronne aux épouses et concubines de feu Norodom. L'abandon du palais du nord, occupé auparavant par Sisowath, devenu roi en 1904 après la mort de son demi-frère, a permis de dégager un grand espace, qui va être partagé entre bâtiments publics comme le Musée et l'École des arts cambodgiens et résidences des enfants du roi. Le prince Monivong (1875-1941) reçoit un immense terrain au sud du palais, à côté de la nouvelle demeure de Ponn Pich (1867-1932), ministre de la Guerre, de l'Instruction publique et des Travaux publics (ANC n° 29414) ; il donne le nom de *Teaksin Phirum* (le Sud paisible) à la demeure située sur ce terrain qui verra naître Norodom Sihanouk (1922-2012).

Le quartier quatre, situé au-delà du pont de Takéo, draine une partie de la population du palais, comme la Première reine de feu Norodom, Khun Preah Moneang Socheat Bopha, connue sous le nom de Khun Than (*circa* 1835-1840 – début xx^e siècle), qui

13. Alain Forest, *le Cambodge et la colonisation française : histoire d'une colonisation*, Paris, l'Harmattan, 1979, p. 74-75 ; Suppya Hélène Nut, « The Glass Plate Negatives of the Cambodian Royal Dancers: Contested Memories », *Udaya* n° 12, 2015, p. 41-59.



Résidence Teaksin Phirum, années 1920.

colonial, la cour et la société indigène, va au fur et à mesure des années accaparer les plus hautes fonctions politiques dans l'administration cambodgienne. Il est constitué d'une population extérieure au sérail des gens du Palais, composée en majorité de Sino-Khmers et de Khmers de Cochinchine, formant le noyau d'une nouvelle élite nationale de formation française¹⁶. Bien que ce groupe doive son ascension sociale au protectorat, il cherche à s'inscrire dans le milieu aristocratique en choisissant de s'installer dans le quartier khmer et en contractant des alliances matrimoniales avec la

16. Gregor Muller, *le Cambodge colonial et ses « mauvais Français » : les débuts du Protectorat français et la vie de Frédéric Thomas Caraman, 1840-1887*, trad. par Bénédicte du Choron Monroe, Paris, l'Harmattan, 2016.

famille royale et l'aristocratie, à l'image des descendants de la communauté ibérique, arrivée plus tôt, comme les Lopez, Monteiro ou Fernandez¹⁷.

L'exemple de la famille de Son Sach (1911-2000), illustre parfaitement cette intégration réussie des Khmers de Cochinchine dans les structures élitaires du Cambodge. Fonctionnaire au Vietnam, Son est venu travailler au Cambodge à la demande du frère du roi, le prince Souphanouvong. Il a fait souche en se mariant avec la fille d'un riche commerçant d'origine gujerati, Machwa Tayebhai, qui a ses entrées à la cour grâce à sa femme, Pouk Proeung, ancienne danseuse du Palais. Un de ses fils, Son Sann, a joué un rôle de premier plan dans le Cambodge de Sihanouk en occupant plusieurs fonctions ministérielles. Il s'est installé dans la maison de ses parents, au coin de la rue Preah Ang Yukanthor (rue 19) et du boulevard Preah Suramarit (rue 268), quartier considéré comme le plus prestigieux¹⁸. En effet, ses plus proches voisins font partie de la famille royale ou des hauts dignitaires, et ses propres enfants sont éduqués à Malika, l'une des écoles les plus prisées du royaume.

À l'occasion de l'intronisation de Norodom Sihanouk en 1941, il est décidé par le résident supérieur Jean de Lens (1941-1943) de faire place nette en vidant le Palais royal des habitations privées appartenant aux dames de la cour, et de son personnel (parfois au service de la cour depuis des générations). Les épouses et concubines de feu Monivong se voient offrir des terrains à côté de *Teaksin Phirum*, à l'exemple de Khun Tath ou Khun Nat. Une grande partie des enfants de Monivong se voient attribuer des parcelles de terrain dans le nouveau district cinq, à l'ouest du boulevard Doudart de Lagrée, dans les rues Oknha Pich (rue 242), Chakrey Ponn (rue 208) et Ang Preah Phanuvong (rue 240) (ANC n° F 34139). Ce district abrite aussi la famille de Khun Kim An Yeap (1928-1994), concubine du roi Suramarit, le père de Sihanouk.

Le quartier de Beng Raing attise désormais la convoitise de familles en voie d'ascension sociale. La mise en vente de nouveaux lots permet à la génération politique montante, qui a fait ses armes dans l'administration coloniale et a commencé sa carrière dans le Cambodge indépendant, de s'y installer. C'est le cas de Oum Manorine, proche conseil-

17. Il est à noter que les Vietnamiens arrivés dans le sillage des Français ont toujours constitué un groupe à part, et ne se mélangent guère aux Khmers, qui ne les apprécient pas.

18. Communication de son fils Son Soubert le 29 mars 2016.



Phnom Penh, implantation des élites.

ler du prince Sihanouk, dont les sœurs se sont mariées avec des princes de sang, Nanette devenant épouse de Sisowath Methavi, et Monique épouse de Norodom Sihanouk.

Au milieu des années 1950, le siège du pouvoir, qui n'a pas bougé depuis la fondation de la capitale, va se déplacer du palais vers la nouvelle résidence du chef de l'État, Sihanouk — descendu du trône pour se lancer dans l'arène politique en 1955 —, précisément à Chamcar Mon (champ des mûriers), au sud de Phnom Penh vers la route de Takhmau, à l'ouest du boulevard Norodom (ancien boulevard Doudart de Lagrée). C'est à la fois la résidence privée du prince et de sa famille proche — la princesse Norodom Buppha Devi, étoile du Ballet royal habite juste à côté — et le palais des hôtes du monde entier. Il s'y trouve une salle de réception et un théâtre, ce qui permet au chef de l'État de recevoir d'une façon plus décontractée les hôtes de marque, à l'exemple de Jackie Kennedy en 1967. S'y installent aussi ses fidèles conseillers, comme Nhiek Tioulong (1908-1996), qui occupe différents postes de 1955 à 1970, et dont deux des filles se sont mariées avec des princes de sang. Cet endroit est l'objet de spéculations foncières, car il attire désormais des personnages proches du pouvoir comme le général Lon Nol (1913-1985) et le prince Sisowath Sirik Matak (1914-1975), initiateurs du coup d'État de 1970, qui vont renverser la monarchie et conduire Sihanouk à l'exil. Le mouvement vers le sud va gagner un autre quartier, qui se situe à l'est du boulevard Norodom, celui de Beng Kang Keng, devenu Beng Keng Kang, qui voit pousser de nouvelles villas construites par les enfants des anciennes élites à la recherche de terrains disponibles. Vers la fin des années 1960, tout le sud du boulevard Norodom en partant du monument de l'Indépendance, comprenant les quartiers Beng Keng Kang et Chamcar Mon, s'est largement embourgeoisé avec l'installation de Khék Lerang (n. 1939), homme d'affaires proche du pouvoir, et de son épouse la princesse Norodom Viravine (n. 1950). Cependant les anciens quartiers restent toujours très prisés, comme le montre l'installation de Long Boreth (1932-1975), brillant haut fonctionnaire et dernier Premier ministre du régime républicain (1970-1975) entre la rue Pasteur (rue 51) et la rue Trasak Pa-Em (rue 63), alors que les nouveaux riches issus du régime républicain préfèrent un quartier en plein essor, Tuol Kok.

Si les maisons en dur ont remplacé celles en bois, peu de chose a changé en fait. Lieu de résidence des élites, ce quartier n'offre ni commerces, ni distractions et vit au rythme des cérémonies privées ou religieuses, à l'ombre des villas ou des monastères. Les pratiques d'association des élites avec la couronne, qui sont visibles dans l'occupation de

l'espace se lisent aussi à travers les lieux de socialisation, les monastères bouddhiques et les institutions éducatives.

Les lieux de socialisation : les monastères bouddhiques et les institutions éducatives

L'implantation résidentielle s'organise autour de plusieurs lieux symboliques dans lesquels les familles comprenant les descendants directs et indirects ainsi que les alliés peuvent se réunir, se rencontrer avec pour unique finalité la consolidation de leur pouvoir politique et financier à travers une pratique qui a fait ses preuves : l'alliance matrimoniale. Ces lieux comprennent les monastères bouddhiques, lieux d'inscription lignagère par excellence, et les institutions éducatives, lieux de socialisation et d'intégration des progénitures.

Les monastères bouddhiques sont des lieux traditionnels de réunion et d'échanges chez les Khmers. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de Phnom Penh pour voir que presque tous les monastères sont situés dans le quartier khmer, la plupart appartenant à l'ordre Thommayut, importé du Siam par le roi Ang Duong (1841-1860). Ce sont par excellence des lieux d'inscription généalogique, avec la présence des stupas familiaux, qui permettent d'entretenir et de réactiver les liens sociaux et claniques au cours des fêtes et cérémonies privées. La prise d'habit¹⁹ ou les funérailles d'un membre de la famille donnent lieu à des démonstrations de prestige et de puissance en matière de « réseaux » à travers le choix des invités. En effet, ces cérémonies mobilisent non seulement la famille proche et élargie, mais les alliés et les subordonnés. Tous participent à ce que l'anthropologue Clifford Geertz appelle le *theatre state*, où les démonstrations de puissance sont exprimées à travers un cérémonial somptueux, affichant le luxe et la richesse et la capacité de mobiliser un grand nombre de subalternes²⁰.

La plupart des monastères bénéficient du patronage royal et de celui des personnages importants qui jouent le rôle d'agrégateurs sociaux pour le clan et ses alliés. Les lieux de fréquentation varient au gré des alliances matrimoniales nouées au cours du temps. Ainsi

19. La tradition veut que les enfants mâles entrent en religion pour un temps déterminé afin de témoigner leur gratitude envers les parents.

20. Clifford Geertz, *Negara: The Theatre State in Nineteenth Century Bali*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1980.



Résidence de la princesse Malika.

le prince Sathavong, fils de Norodom, éduqué au monastère royal Vat Botum, fréquente en même temps le Vat Svay Popè, fondé par son grand-père maternel Oknha Veang Prom²¹. Le prince Monipong reste un fidèle du Vat Than, qui renferme les cendres de la reine Khun Than et de ses descendants. Le prince Sihanouk, éduqué à Vat Lanka par son grand-oncle Chau Khun Prayouvong Patt, fréquente aussi le Vat Botum²².

21. La fille de Oknha Veang Prom est Neak Moneang Khlip, concubine du roi Norodom.

22. *Pravatti Vattlaṅka Braḥ Kusumārām* (Histoire du monastère Lanka Preah Kossomaram), Phnom Penh, 1967.

Le Vat Botum Rajaram (ancien Vat Khpup Ta Yang) ou « Monastère royal aux fleurs de lotus », fondé par le roi Norodom, qui y installe l'ordre Thommayut, occupe une place centrale au sein de la classe dirigeante puisqu'il réunit des fidèles comprenant l'ensemble de la famille royale et la plupart des mandarins. On y trouve les stupas contenant les cendres des familles royales et mandarinales, depuis la fondation du monastère jusqu'à nos jours. On relève notamment les stupas des épouses des rois successifs, de Norodom (1834-1904) à Sihanouk (1922-2012). Il semble du reste que seuls les stupas appartenant aux familles royales et à certaines familles mandarinales aient été conservés. Beaucoup d'anciens stupas ont été rasés pour faire place aux stupas des membres de la nouvelle élite, effaçant du même coup l'histoire généalogique des plus vieilles familles de Phnom Penh. Parmi ceux qui ont été préservés, il y a notamment le stupa réservé à la lignée de Khun Yin Tath, ou celui réservé à la lignée de Khun Ek Nat, concubines de Monivong. Sur celui de Khun Ek Nat, on peut voir inscrite sa descendance, qui a occupé des postes importants, comme Ek Yi Oun, président du Sénat sous le Sangkum, Ek Sereiwath, vice-ministre de la Défense. La dynastie des Yukanthor est aussi représentée par le stupa familial, qui accueille les époux Yukanthor et Malika ainsi que leurs enfants Ping Peang et Peng Pos.

Le Vat Ounalom, d'obédience Mohanikay, ordre bouddhiste suivi par la majorité des Khmers, est l'un des monastères les plus anciens de la ville. Il porte aussi des témoignages d'importants personnages, comme celui du Premier ministre Poc lui-même, issu d'une grande famille de mandarins à la cour. D'origine sino-khmère, son père, Thomméa Pok, était marié à la princesse Ou, deuxième fille de la deuxième femme du roi Ang Duong, Neak Moneang Ev (ou Eu). Il occupa le poste de ministre de la Guerre, puis celui de Premier ministre en remplacement de son frère Sao (+ 1877 – ?) qui avait épousé une autre fille de Ang Duong, Chao Khun Preah Yuravong. Leurs stupas sont encore visibles dans le monastère.

Le Vat Nuon Moniram, de l'ordre Thommayut, est intimement lié à un personnage qui mérite d'être connu et étudié : la première épouse de Norodom, Khun Than (*circa* 1825 – début XX^e siècle), au caractère bien trempé et qui a donné du fil à retordre aux Français²³. En 1893, dans une atmosphère de fin de règne où le pouvoir royal n'est plus que symbo-

23. Suppya Hélène Nut, « Queen Khun Than... », *op. cit.*

lique, Khun Than se prépare à quitter son palais, d'où l'idée de fonder ce monastère et l'acquisition consécutive de plusieurs lots de terrain aux alentours. Sa volonté est de donner une postérité à son nom et à sa lignée, à défaut de l'inscrire dans l'exercice du pouvoir. On y trouve les stupas des descendants de la reine, dont sa petite-fille, la princesse Phangangam, mère du roi Suramarit (1896-1960). Après 1979, ce monastère perd de son prestige et n'attire plus que ses descendants, qui pour la plupart résident désormais à l'étranger, mais continuent néanmoins, comme le clan Monipong, à y faire des pèlerinages.

Toujours dans ce périmètre, un autre monastère, le Vat Svay Popè, de l'ordre Thommayut, fondé par le ministre du Palais Prom, sous le règne de Norodom, abrite la famille du prince Sathavong, son petit-fils, un temps Premier ministre, et de son épouse, la princesse Pindara ; ses cendres ainsi que celles de sa descendance sont encore conservées dans un stupa, comme celles de la princesse Rasmi Sobbhana (ou Samdach Kanitha), fondatrice avec sa mère, Phangangam, de l'une des premières écoles de filles. La branche roturière du ministre du Palais Prom continue aussi de fréquenter ce monastère, comme la famille de Saukham Khoy, général et président du Sénat au moment de la République du Cambodge (1970-1975). La famille de Son Sann du côté maternel y avait son stupa familial, qui a été rasé après les Khmers rouges²⁴. C'est aussi l'endroit fréquenté par le petit personnel du palais, comme le chef des étables des éléphants, qui y réside depuis la fondation de Phnom Penh²⁵.

Enfin, le Vat Lanka, de l'ordre Mohanikay, situé plus à l'ouest, est créé sous le règne de Norodom par Chau Khun Prayouvong Patt. Ce personnage est l'oncle de la princesse et veille à l'éducation du jeune Sihanouk, qui choisira de prendre l'habit de moine en 1948 dans ce lieu familial de sa jeunesse. En outre, les cendres de la reine Norodom Kan Yuman (ou Kanviman) Norleak Tevi, la mère de la reine Kossomak, ont été déposées dans un stupa érigé au Vat Lanka. Ce monastère prendra de l'importance sous le règne de Sihanouk et de Suramarit, sous l'influence de son chef spirituel, Lvi Em, l'un des acteurs du renouveau du bouddhisme khmer, soutenu par la couronne. L'attachement à la dynastie Monivong et à la reine Kossomak est scellé en 1966 par le nouveau nom donné au monastère, Vat Lanka Kossomaram.

24. Communication de Son Soubert le 15 mars 2016.

25. Communication de sa descendante Tan Sovaleak le 12 avril 2015.

Avec la modernisation progressive de la société apparaissent d'autres lieux de pouvoir, qui sont les institutions éducatives, détachées dorénavant du circuit monastique traditionnel. En effet le protectorat a créé un nouveau modèle de sélection des élites par la maîtrise du français et l'acquisition d'un savoir pratique ou théorique dans des écoles créées à cet effet. Le passage dans ces écoles conditionne l'accès aux postes de décision pour les enfants mâles et constitue pour les filles l'assurance d'une éducation à la fois aristocratique et moderne. Cette modernisation de l'enseignement a des effets considérables, notamment sur les jeunes filles, jusqu'alors éduquées au sein des familles.

De même que les monastères, les institutions éducatives ont été installées à proximité des lieux de résidence des élites. En 1868, après quatre années de protectorat, le roi Norodom (1834-1904) inaugure à l'intérieur du Palais royal la première école accueillant les enfants royaux et aristocratiques²⁶. Du côté des Français, les autorités coloniales fondent en 1893 le collège du protectorat, qui deviendra en 1914 l'école des Kromokars. Cette dernière est installée en face du Palais pour développer un corps de fonctionnaires cambodgiens au service de l'administration coloniale. En 1917, elle est transformée en École d'administration cambodgienne pour former cette nouvelle classe d'administrateurs interprètes illustrée par des personnages tels que Monteiro, Thiounn, Poc ou Son Diep²⁷. En 1905, le collège du Protectorat devient le collège Preah Sisowath pour garçons et accède au statut de lycée en 1933. Une école publique de filles est créée en 1919, qui devient par la suite le collège Norodom. Ces deux établissements sont situés dans le secteur cambodgien bordant le boulevard Doudart de Lagrée (l'actuel boulevard Norodom).

Les familles princières n'ont pas tardé à investir dans la formation de leur progéniture, à commencer par l'école des enfants du Palais royal, qui s'ouvre aussi pour les jeunes filles et d'où sortiront les premières institutrices du Cambodge, les enfants de

26. Pascale Bezançon, *Une colonisation éducatrice : l'expérience indochinoise (1860-1945)*, Paris ; Budapest ; Torino, l'Harmattan, 2002, p. 407.

27. Les biographies des différents dignitaires sont publiées sur le site aefek.free et dans un certain nombre d'ouvrages comme Phouk Chhay, *le Personnel politique cambodgien en 1964*, Phnom Penh, Mémoire pour le Diplôme d'Études Supérieures de Science Politique, 1964 ; Justin Corfield & Laura Summers, *Historical Dictionary of Cambodia*, Lanham, Toronto, Plymouth, The Scarecrow Press, 2003 ; Sakou Samoth, *Hommes et Histoire du Cambodge*, Éd. Angkor, Phnom Penh, 2012.

Yukanthor et de Malika, les princesses Ping Peang (1894-1966) et Peng Pos (1892-1969). À l'initiative des princesses Norodom Malika (1872-1951) et Norodom Phangangam (1874-1944) ainsi que de sa fille Rasmi Sobhana, plus connue sous son titre de Samdech Kanitha (1898-1971), deux écoles primaires franco-khmères sont ouvertes en 1911 pour éduquer les filles de bonne famille.

Ces deux nouvelles écoles rencontrent un immense succès auprès des parents, rassurés et par leur proximité des lieux de résidence et par le pedigree des fondatrices. Sans que l'on puisse l'affirmer de façon précise, il semble d'après nos entretiens qu'un certain nombre de jeunes filles aient reçu une éducation de base — lire, écrire et compter — à domicile avant que ne soient créées les écoles de filles. Certaines ont même poussé plus loin leurs études, comme la première écrivaine Sou Sith²⁸ ou Tep Vom, la fille du ministre de la Justice Uk, devenue l'une des premières institutrices.

Ces deux institutions se partagent les élèves suivant la proximité des liens familiaux et accueillent non seulement les filles, mais aussi les garçons. L'école Sutharot, qui se situe dans la résidence du prince Sutharot à côté du Vat Svay Popè, accueille le clan Suramarit, dont Sihanouk et les enfants issus du second lit (avec Khun Kim An Yeap), la princesse Vacheara, les princes Sirivudh et Preyasaphon, et le clan Sihanouk, dont ses enfants, la princesse Buppha Devi et Ranariddh. Le clan Nhieuk Nou, qui pourtant réside dans la rue Malika (ou rue 256), fréquente l'école Sutharot car Nhieuk Nou en personne y est professeur.

L'école Malika se situe dans la résidence des Yukanthor, qui occupe le coin de la rue Malika (rue 256) et de la rue Preah Ang Yukanthor (rue 19). Connue pour son excellent niveau de français, elle draine la plupart des familles de hauts fonctionnaires résidant dans son périmètre, comme celles de Son Sann, Ung Hi, et San Yun, ainsi que celles de certains membres de la famille royale, comme le clan Norodom Montana, ou les épouses de Sihanouk, Sisowath Pongsamoni et Sisowath Monikessan.

Cette culture raffinée, dont la maîtrise est une condition *sine qua non* de l'ancrage dans le milieu élitaire, a formé plusieurs générations de femmes, qui sont devenues les épouses

28. T. T. Lim, « M^{me} Sethi, une écrivaine des années vingt (1883-1963) », *Kambujasuriya* n° 12, 1970 ; Khing, Hoc Dy, *Écrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX^e siècle, volume II : Contribution à l'histoire de la littérature khmère*, Paris, l'Harmattan, 1993, p. 21-26.



MISSIONS ÉTRANGÈRES

École de jeunes filles au Palais, années 1910.

des hommes les plus influents du Cambodge, comme Marie Cazeau, épouse du ministre Son Diep (ANC n° F7518), Son Sunnary, fille de ce dernier et épouse de Sisowath Moni-pong, Nou Sieng, mère de Saveros Pou, éminente linguiste, nièce de Nhieuk Nou, chef du protocole du Palais royal, Chhreung Sophoum, épouse de Nhieim Sokphal, ministre et député de 1958 à 1966²⁹, In Em, première femme bachelière et épouse de Sam Sary, haut fonctionnaire et proche de Sihanouk avant sa chute au début des années 1960, ou encore Tep Vom, descendante d'une vieille famille de mandarins, épouse du général Saukham Khoy, président du Sénat sous la République du Cambodge (1970-1975).

29. Communication de son fils Nhieim Darith, le 22 décembre 2015.

Le quartier khmer a été conçu par et pour la maison royale, dans une perspective magico-religieuse, avec pour centre névralgique le Palais royal, le roi et tout autour ses subordonnés, famille royale, noblesse et gens du Palais. Il devient au cours des années un lieu prisé par les populations non khmères, dont l'ascension sociale a été favorisée par le protectorat. Séduits par la culture raffinée de la cour, ses règles et ses habitudes, les Khmers de Cochinchine et les Sino-Khmers qui sont en quête d'honorabilité s'y installent et se marient avec les membres de l'aristocratie. Intégrer ces nouveaux venus est une occasion pour celle-ci de se « remettre le pied à l'étrier », après avoir été dépossédée de ses pouvoirs par les Français. À travers ses institutions religieuses et éducatives, l'aristocratie assure définitivement l'adhésion de ces groupes à son programme de rénovation et de reprise de pouvoir, qui se concrétisera en 1953 par l'accession de Norodom Sihanouk à la tête du royaume devenu indépendant.

Si les anciens propriétaires de ces lieux ont disparu, le prestige de ce quartier est resté intact auprès de la nouvelle classe dirigeante, mélange d'anciens Khmers rouges, de communistes provietnamiens et de survivants ralliés à la cause du plus fort. Dès le début des années 1980, ses villas sont occupées par les plus hauts responsables du gouvernement ou par les conseillers vietnamiens, alors que les demeures tout aussi belles qui se situent dans le quartier français sont négligées jusqu'au début des années 2000.

Cette mise en lumière de la géographie spatiale et sociale des anciennes élites permet de rendre la mémoire de Phnom Penh à ses habitants disparus ou exilés ; travail incomplet certes, dans le champ encore en friche de l'histoire sociale de Phnom Penh. Mais l'important est pour le moment ailleurs. Il s'agit, comme l'a dit Pierre Nora, « de “marquer” un passé, pour faire une place au mort... et aider ainsi au travail de deuil³⁰. »

Suppya Hélène Nut

30. François Dosse, « Vingtième siècle », in *Revue d'histoire*, n° 78, 2003, p. 145-156.